

## PAUL CLAUDEL - JACQUES MARITAIN : DES RAPPORTS TENDUS...

Les relations entre Paul Claudel et Jacques Maritain ne furent pas toujours malheureuses, mais elles allèrent empirant.

En juin 1939, François Mauriac cite, dans un billet de *Temps présent* du 16 juin, une parole de Maritain qui retentit en lui :

« Tant que les sociétés modernes secrèteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il ne doit pas y avoir de repos pour le chrétien ».

Cette sentence fit l'effet d'un chiffon rouge sur le taureau claudélien qui réagit



aussitôt contre cette « sottise ». L'article parut dans le *Figaro littéraire* du 24 juin 1939 sous le titre *Attendez que l'ivraie ait mûri*. Usant tantôt de l'allusion virulente et perfide en évoquant la Terreur « œuvre de pions, de demi intellectuels, débordants de bons sentiments, mais secs de toute charité effective, et qui devant les obstacles que la réalité opposait à la réalisation de leurs rêves, se sentaient soulevés par une indignation vertueuse », Claudel conseillait au distingué professeur « d'aller prendre l'avis de ses confesseurs avant de noircir du papier à tort et à travers ». Sous la plume du poète, l'expression « sociétés modernes » se changeait en « sociétés humaines » et la proposition conditionnelle juste se transformait en proposition absolue fautive ! Cette exégèse tendancieuse fera dire à Mauriac, à propos de ce débat, dans un article de *Temps présent* que « l'honnêteté intellectuelle n'est pas toujours en raison directe du savoir, ni même du génie, et que trop souvent un clerc use de sa dialectique la plus habile pour défigurer la pensée de l'adversaire ».

Maritain répliqua par une lettre adressée au directeur du *Figaro* et qui fut publiée dans le *Figaro (littéraire)* du 8 juillet en même temps que *Quelques commentaires de M. Paul Claudel*, commentaires auxquels Maritain répondit par un article *Les points sur les i* publié dans *Temps présent* du 14 juillet 1939. Il voulait bien attribuer à un mouvement d'humeur le contresens et la légèreté du propos de Claudel tout en rappelant certaines vérités : « Même un professeur, un touche-à-tout, voire atteint du tracassin, a droit à la commune justice (sinon à cette charité fraternelle dont M. Paul Claudel répand à foison de si émouvants témoignages) ».

Les événements tragiques imminents qui allaient secouer le monde mirent un terme à ces échanges malheureux et reléguèrent ces querelles dans un silence douloureux.

## Texte : Les points sur les I

Il y a trois choses, dit un proverbe chinois, que le sage ne fait jamais : il ne laboure pas l'eau des fleuves, il n'instruit pas la bourrasque, il ne discute pas avec un homme qui n'a d'autre règle que son génie ; car le génie de cette sorte d'hommes les dispense de la rigueur du raisonnement, des premiers rudiments de l'objectivité, et de tout souci de justice à l'égard de la personne et de la pensée du prochain.

Tâchant de mettre à profit ce précepte, et formant le propos de ne plus discuter avec un interlocuteur qui, au lieu de s'excuser d'avoir imputé aux gens ce qu'ils n'ont pas dit, s'obstine délibérément à leur faire dire autre chose que ce qu'ils disent, je me contenterai de mettre les points sur le i d'une phrase d'un de mes livres, que notre ami François Mauriac a citée dans un de ses billets, et dont le sens est parfaitement clair par lui-même, mais qui court peut-être le risque de perdre, pour certains, toute intelligibilité, à force de subir les per se accidents d'une polémique où l'on s'est beaucoup tracassé pour placer sous le signe de Rousseau ou de Marx toute critique du régime social actuel, fût-elle fondée sur les principes catholiques, et due à quelqu'un qui, en fin, n'est pas sans avoir écrit, *Trois Réformateurs et Humanisme intégral*.

J'ai dit que les sociétés modernes secrètent la misère comme un produit normal de leur fonctionnement. Je n'ai pas dit, ce qui eût été une assertion simplement absurde, qu'elles ont pour fin de produire la misère.

Je n'ai pas dit, ce qui eût été une assertion rousseauiste, que la société, la société prise comme telle, corrompt nécessairement les hommes et produit par soi la misère.



Et je n'ai pas dit non plus, ce qui eût été une assertion de type marxiste, que toute société qui admet en principe la propriété privée des moyens de production, et la légitimité d'un profit pour le capital engagé dans une entreprise, voue nécessairement une partie de l'humanité à la servitude et produit par soi la misère.

J'ai parlé des sociétés modernes, telles qu'elles existent concrètement. Il est clair que si, comme je le pense, leur fonctionnement secrète par soi la misère, ce n'est pas en vertu de ce qu'il y a en elles de conforme à la nature des choses, mais en vertu d'un désordre organique qui les vicie. Elles secrètent la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, de la même façon qu'un organisme d'alcoolique fait de la misère physiologique, ou qu'un cerveau drogué fabrique du mensonge, ou que la pensée d'un orgueilleux secrète le mépris et le cœur d'un homme dur, la haine, comme un produit normal de leur fonctionnement.

Et quel est le désordre organique qui vicie nos sociétés ? Ce n'est ni la propriété privée, ni le profit du capital, qui, au contraire, à condition d'être sagement réglés, sont conformes à la nature des choses. Comme je l'ai exposé ailleurs plus longuement, il consiste en ceci que par suite de l'absence de toute norme éthique supérieure, et en vertu des principes du libéralisme économique, - produisant lui-même par réaction le socialisme d'Etat et les dictatures économiques de toujours,- les sociétés modernes sont animées d'un esprit qui fait du mouvement sans arrêt des richesses matérielles à engendrer leur fin principale, et qui, méconnaissant ou pervertissant la nature du contrat de société, authentique raison d'être du profit du capital, place pratiquement l'économie sous le régime de la fécondité de l'argent ; soustraite d'abord à toute régulation de justice sociale, la propriété privée devait ainsi finalement se trouver soumise, en même temps qu'à une législation du travail qui représente d'indispensables progrès, au despotisme économique des Etats dictatoriaux ou à la loi de fer des intérêts des groupes producteurs les plus puissants. Et, à ce désordre fondamental, s'ajoute encore le désordre qui naît de l'exploitation des capitalistes eux-mêmes par ceux qui, maniant en maîtres les signes de la richesse d'autrui, asservissent la fortune du monde à leur féodalité financière.

Il s'ensuit que « ce qui à notre époque, frappe tout d'abord le regard, ce n'est pas seulement la concentration des richesses, mais encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire, ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré. Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui, détenteurs et maîtres absolus de l'argent, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir. Par là, ils distribuent en quelque sorte le sang à l'organisme économique dont ils tiennent la vie entre les mains, si bien que sans leur consentement, nul ne peut plus respirer ».

(...) l'esprit capitaliste réduit tout à la quantité ; « pour l'esprit capitaliste écrit Haessle, le monde n'existe qu'autant qu'il peut être exprimé par des chiffres ; tout est nombre \* tout est objet d'acquisition. Toutes les énergies vitales sont sacrifiées au Moloch\* du travail pour le travail. Le sort des hommes lui est indifférent par principe ; au mieux il est neutre vis-à-vis de Dieu. Le capitalisme est à lui-même sa propre fin ; il ruine l'ordre naturel du monde, et très logiquement, il supprime la religion et l'éthique dans la mesure où celles-ci lui opposent une obligation morale enracinée dans la nature des choses ».

(...)

Celui qui a sommeil et qui veut dormir, qu'il dorme, en se bouchant bien les oreilles, car il y a beaucoup de cris dans le monde qui risqueraient de troubler son repos. Après tout, les Apôtres ont dormi au Mont des Oliviers pendant l'agonie du Père des Pauvres. Nous dormons tous à vrai dire. A quoi bon calomnier et vilipender ceux qui essaient de sortir un peu de leur assoupissement ? Ils ne dérangeront pas les autres longtemps. Qu'on leur permette de veiller une heure avec les pauvres et les humiliés – cette « heure » durant laquelle s'achève une vie humaine est vite passée.

\* *Il faudrait dire « chiffre »*

## ANALYSE D'IMAGE :

Voici une partie d'un billet d'un dollar.

Que peut-on inférer du programme économique et des « valeurs » portées par ce papier ?



## Moloch

Dans la littérature rabbinique du Moyen Âge, on peut lire que Moloch, dieu des Ammonites, recevait les sacrifices d'enfants dans un lieu nommé Tophet dans la vallée de Hinnom proche de Jérusalem.



STATUE OF THE GOD MOLOCH.

Le Tophet est décrit par le rabbin Rachi (exégète du XI<sup>ème</sup> siècle, qui a vécu à Troyes) comme une statue de bronze avec les bras tendus pour recevoir ses victimes dont des tambours couvraient les cris. Une autre source rabbinique précise qu'elle était creuse et divisée en sept compartiments destinés chacun à une offrande différente : farine, tourterelles, brebis, béliers, veaux, bœufs, enfants ; les sept offrandes devaient brûler ensemble. Les noms de Tophet et Himmon sont parfois interprétés comme dérivant respectivement de tambour et vacarme en hébreu.

Des commentateurs ultérieurs du Tanakh ont fait l'association avec les sacrifices d'enfants

offerts à Carthage selon Diodore de Sicile et Plutarque, associant Moloch avec Baal Hammon et Tanit, dieux de la colonie phénicienne.

Flaubert, avec son roman Salammbô, puis Jacques Martin, avec la série Alix ont également beaucoup contribué à l'association de Moloch avec Carthage. On la tient pour infondée aujourd'hui... Ce n'est pas si sûr.

Dans le film Metropolis réalisé par Fritz Lang, une machine se transforme en une divinité monstrueuse, appelée Moloch, à laquelle les travailleurs infortunés sont sacrifiés.

#### BIBLIOGRAPHIE

Johannes HAESSLE, Le Travail. Trad. par Etienne Borne et Pierre Linn. (Bibliothèque française de philosophie).

Un vol. 20 x 13 de 356 pp. Paris, Desclée De Brouwer, 1933.

(ouvrage cité par Maritain dans le texte ci-dessus)

Bulletin de la Société Paul Claudel, n° 181

Julien Guey, « Ksiba et à propos de Ksiba. *Civitas popthensis* - Moloch et *Molchomor* », Mélanges d'archéologie et d'histoire Année 1937 Volume 54 Numéro 1 pp. 67-107